

# MESSIDOR

EXPLIQUÉ

PAR LES AUTEURS

Ayant à rendre compte de *Messidor*, le drame lyrique d'Alfred Bruneau, le *Figaro* a eu l'idée de demander à son collaborateur, et à Emile Zola, l'auteur du poème, de vouloir bien présenter leur œuvre à ses lecteurs. Comme il ne saurait, dès lors, s'agir d'un jugement critique, d'éloge ou de blâme, ces messieurs ont accepté d'expliquer simplement ce qu'ils ont voulu faire.

## LE POÈME

Ce que j'ai voulu faire ?

Donner le poème du travail, la nécessité et la beauté de l'effort, la foi en la vie, en la fécondité de la terre, l'espoir aux justes moissons de demain. Imaginer, dans notre pays de France, un village, des montagnes où les ruisseaux roulent de l'or et dont les habitants ont vécu jusqu'à ce jour de la récolte de cet or ; et là, faire qu'un d'eux ait capté tout l'or, en détournant les ruisseaux, ce qui a ruiné le village entier ; et dans une catastrophe, anéantir l'or, rendre l'eau à la terre pierreuse et inculte, d'où monte l'auguste moisson du blé, lorsque, de laveurs d'or qu'ils étaient, les hommes sont devenus des laboureurs.

Le premier acte, dans le flambement de l'été. Chez Véronique, dont le fils Guillaume, réduit à cultiver son champ, se bat vainement contre le sol desséché, privé de l'eau nourricière. Véronique ne peut donner que du pain à son fils, lorsqu'il rentre exténué ; et elle rappelle les jours où ils étaient riches, avant la mort angoissante de son homme ; broyé au bas d'une roche, dans une chute ; et elle conte comment leur ancien voisin Gaspard, en créant une usine en amont du torrent, les a ruinés tous. Alors, Mathias arrive, un cousin, disparu depuis cinq ans, rapportant des villes la haine et la révolte. On a refusé de l'embaucher à l'usine ; il revient partager le pain de Guillaume, en réclamant son droit à la paresse, à la jouissance des heureux. C'est l'usine qu'il faut détruire. Mais Guillaume ne croit qu'au travail ; et Véronique, l'antique foi, qui n'attend rien que du destin, dit la légende de l'or. Là-bas, dans le flanc de la montagne, dans une cathédrale d'or, l'Enfant Jésus, assis sur les genoux de sa mère, prend, sans cesse, à poignées le sable de la source, qui sans cesse retombe de ses petites mains en pluie d'or ; et, si jamais un vivant découvrait l'entrée secrète, pénétrerait dans la cathédrale d'or ; tout croquerait, l'or à jamais disparaîtrait. Guillaume et Mathias sourient : ce sont des contes. Des contes ! est-ce donc aussi un conte, le collier magique, que Véronique a fait elle-même avec le morceau d'or trouvé dans la main crispée du cadavre de son homme, le collier qui donne le bonheur aux êtres purs, qui force les coupables à se livrer ? Et voici Gaspard, obligé d'entrer avec sa fille Hélène, chancelante, à demi foudroyée par la chaleur, demandant pour elle un verre d'eau, que Véronique lui refuse, impitoyable, à lui qui a tari le torrent, et que Guillaume, malgré sa mère, offre à la jeune fille, qu'il aime depuis l'enfance. Il la veut, elle est l'unique, la nécessaire, celle qui fécondera le travail. Quand le père et la fille sont partis, Véronique, farouche, lance la terrible accusation : c'est Gaspard qu'elle a toujours soupçonné d'avoir poussé, d'avoir tué son homme. Que son fils ose donc aimer la fille de l'assassin ! Et elle fait le serment de chercher, de trouver la cathédrale d'or, pour anéantir l'or et ruiner l'usine.

Le second acte, dans une clairière, aux jours gris et humides de novembre, qui ramènent l'époque des grandes semences. Guillaume, dans son entêté la-beur, apporte la semence qu'il sèmera le lendemain, au lever du soleil. Là, il rencontre le Berger, redescendu le matin de la montagne, avec ses bêtes. Lui est le solitaire et le gardien. Il rêve et il guide son troupeau, la plus noble et la plus utile des besognes, pendant que les autres labourent. Mais il vient de trouver la faim et la révolte au village, et en attendant la réunion que Mathias a organisée dans cette clairière, il laisse Guillaume avec Hélène qui passe, portant une aumône. Malgré la terrible accusation, leurs doux souvenirs d'enfance chantent en eux, les voici aux bras l'un de l'autre, pour la vie. Brusquement, au mot de mariage, Hélène s'éveille de ce ravissement. Elle est reprise du doute empoisonneur. L'or corrompt jusqu'à son amour. Elle ne sait plus si Guillaume la veut pour elle ou pour sa fortune, elle le quitte, en lui disant de prier Dieu qu'elle soit pauvre. Véronique, qui a voulu la rupture, tâche de consoler, en ses bras tremblants, son fils désespéré, prêt à bouleverser le monde. Puis, dans la nuit tombée, c'est la révolte qui gronde, la foule des misérables qui envahit la clairière, Mathias qui les pousse à tout détruire, le Berger qui vainement leur parle de résignation et de paix, Guillaume enfin qui, pour détruire l'or corrompeur, pour avoir Hélène, se met à la tête des révoltés. Vainement, Véronique, rappelant la légende, veut qu'on attende et s'en va dans la montagne, parmi les abîmes, pour trouver la cathédrale d'or et tarir l'or dans sa source. On marchera contre l'usine, quand l'occasion sera propice. La foule se disperse, et Guillaume reste seul dans la pure lumière de la pleine lune, qui s'est levée. Il se calme, il est pénétré d'un nouveau espoir. Pourquoi donc attendre le jour, puisque la semence est là ? Et, à grands gestes, sous cette lune délicate, d'une clarté d'aurore, il enseme son champ, il sème l'avenir.

Troisième acte. — D'abord, le premier tableau, la vision de Véronique, la cathédrale d'or, la prodigieuse salle de rêve, où elle va pénétrer, dans une hallucination de sa foi. Tout un ballet, mêlé de pantomime, y dit la légende de l'or, de l'or qui donne la puissance, l'or qui enflamme l'amour, l'or de charité, l'or de beauté aussi ; et tout croule, tout s'anéantit, dès que Véronique paraît. (1). — Puis, le second tableau, la réalité à côté du rêve. Dans l'hiver glacé, sous une tempête de neige, c'est l'usine, la roue géante qui tourne sous la force du torrent, faisant à chaque tour tomber l'or en pluie. Gaspard fête sa machine neuve, quand le Berger vient l'avertir que tout le village accourt avec des bâtons pour la détruire. Guillaume marche à la tête des révoltés, Hélène se désespère, tandis que Gaspard, qui ne craint rien des hommes, ne s'inquiète que de l'avalanche, dont la chute, par cette tempête, tuerait l'usine. Des cris s'élèvent, s'approchent, la foule se rue, envahit les hangars. Mais, lorsqu'elle veut briser tout, Hélène se jette devant son père, empêche Guillaume de passer. Ensuite, c'est Guillaume lui-même qui la défend, dès que Mathias excite la foule jusqu'au massacre. L'ouragan redouble, la neige tombe. Brusquement, l'avalanche craque, broie les rochers, fait rentrer l'eau du torrent en terre. Il n'y a plus d'or, l'usine est morte, Gaspard est ruiné. Et Véronique, à ce moment, comme sortant de son rêve, de l'hallucination de sa foi, apparaît en criant que justice est faite et que c'est elle qui, en pénétrant dans la cathédrale d'or, a pour jamais anéanti l'or.

Quatrième acte, dans le printemps triomphal. Le vallon, à l'infini, n'est plus qu'une mer de blé, et Guillaume explique au Berger que son dur travail a vaincu, mais que c'est l'eau qui a fait le prodige, l'eau rentrée en terre et donnant au sol cette fécondité formidable. Le Berger va rassembler ses troupeaux pour remonter sur la montagne, et Guillaume, seul, se lamente, car, si Hélène est pauvre maintenant, l'abominable accusation les sépare toujours. Ici même, du haut de cette roche, dans ce gouffre, Gaspard aurait poussé son père ! Mais Véronique désolée accourt en criant qu'on lui a volé le collier, le collier magique qui donne le bonheur aux êtres purs, qui force les coupables à se livrer. Tout de suite, dans un rumeur, le Berger revient, amenant Mathias, que tiennent des paysans. Il l'a vu galoper, il l'a fait arrêter, lui a repris le collier qu'il emportait. Enragé, Mathias avoue, et il dit sa haine, son désir de destruction, et il finit par confesser, dans un emportement dont il n'est plus le maître, que c'est lui qui a poussé, qui a tué l'homme de Véronique, pour lui voler le morceau d'or. Le gouffre est là, Véronique grandie, terrible, l'y pousse à son tour, en marchant à lui, telle que l'inévitable et souveraine justice. Et Mathias, volontairement, grand lui aussi d'une horreur sauvage, s'y jette dans un dernier cri d'extermination. Alors, de la foule, de tous les cœurs, jaillit le cri de joie et d'espérance. Les grands blés verts vont être bénits. Ce sont les adieux du Berger qui retourne sur les sommets, comme le poète remonte dans son rêve nécessaire et fécond ; et ce sont Gaspard et Hélène pauvres, quittant le pays, que Véronique et Guillaume arrêtent ; et c'est Guillaume voulant toujours Hélène ravie, lui mettant au cou le collier d'or qui donne le bonheur ; et c'est la procession qui descend parmi les blés, bénissant les récoltes de la terre, tandis que tous chantent la victoire du travail et de l'amour, l'hosanna à la vie, à la moisson future de fraternité et de paix.

Maintenant, est-il bien nécessaire d'insister davantage pour expliquer ce que j'ai voulu faire ? Le symbole, ici, est d'une telle clarté, que les enfants le comprendront. Je crois que le rôle du poète est de donner au musicien un large thème où se développent les idées générales, les grands sentiments humains. J'ai pris un sujet brûlant, tout actuel, je l'ai traité dans un milieu simple et coloré, et bien qu'en le faisant se passer de nos jours, j'ai cru devoir, y faire la part de la légende. Véronique, c'est l'antique foi, si grande encore, et qui attend d'être remplacée par la foi nouvelle. Au dénouement, quand elle chante la vie et sa fécondité, elle indique elle-même où va la croyance. C'est la bourseur. Guillaume qui triomphe, c'est Hélène, l'aimée, la nécessaire, qui fantera demain. Et, après la mort du destructeur Mathias, après la grande poésie noire du néant, c'est le Berger qui retourne la haut, dans la lumière, pour conduire les hommes au grand air pur de la santé et de la joie.

Je serai simplement heureux, si j'ai donné au musicien l'occasion d'affirmer cette joie, cette santé, l'éternelle fertilité heureuse, le grand soleil clair et puissant de notre vieille terre de France.

Emile Zola.

## LA MUSIQUE

Ce que j'ai voulu faire ?

Unir aussi intimement que possible la musique au poème dont on vient de lire l'analyse. Par le moyen des sons, sans que cela porte préjudice à la bonne harmonie de l'œuvre, à son équilibre, dessiner de manière très différente les six personnages de ce poème, chantant, les uns et les autres, selon la logique de leurs caractères, selon la vérité du drame. A l'aide de multiples couleurs instrumentales, mettre ces personnages dans l'atmosphère changeante des quatre saisons de l'année, en lesquelles se passent les quatre actes de la pièce, et mêler ainsi la voix mystérieuse et puissante de

(1) Il a semblé, pour la représentation, que la Légende de l'Or, qui, placée au milieu, attardait l'action dramatique, serait théâtralement mieux placée au début, en prologue.

la nature au cri de passion et d'espérance que jette toute âme humaine. Vers le milieu de cet ouvrage, où les sentiments de la vie sont exprimés de façon directe, dans la précision du verbe, par ceux qui les ressentent, donner en un tableau de féerie irréelle la parole à la symphonie, laisser le geste vague des pantomimes et des danses élargir jusqu'à l'au-delà de l'imagination le lumineux symbole et contenir ma fantaisie orchestrale. Ecrire librement, sans souci des querelles d'écoles, une partition d'indépendance et de franchise où, en toute fidélité, se reflète l'esprit de notre race, où le besoin d'imprévu et de nouveau mais aussi de saine raison et de belle clarté qui reste en nous soit satisfait.

Comme on l'a pu voir, c'est dans la lutte de certaines passions, de certaines forces, de certains éléments : l'amour, la haine, le travail, la misère, la justice, la foi, l'or, la terre, l'eau, conflit moral d'où naît une « action » humaine et vivante, que le drame trouve son intensité. Ces passions, ces forces, ces éléments, j'ai dû les figurer par des thèmes caractéristiques, facilement transformables selon la diversité des situations, et cependant toujours reconnaissables. Car, s'il est impossible de fixer, à l'aide d'un trait musical, la physiologie d'un individu, en revanche, notre art a pour fonction essentielle et magnifiquement d'exprimer des sentiments, d'éveiller des sensations, de pénétrer jusqu'au plus profond des cœurs afin d'en surprendre le secret, d'évoquer l'invisible. A ces thèmes, j'ai naturellement ajouté et mêlé quatre motifs qui correspondent aux quatre saisons.

Pendant que derrière la toile encore baissée, sonne l'Angelus de midi — les cloches, annonciatrices ici, justicières par la suite, joyeuses à la fin de l'œuvre, ont un rôle déterminé — l'orchestre, à pleine voix, en un bref dessin de trois notes rapides, crie la misère. Et, le rideau s'étant levé sans prélude ni ouverture, la phrase de l'été se pose aussitôt dans la lourdeur étouffante des trombones graves, unis au cor anglais, à la clarinette basse, au contre-basson. Quand Véronique dit sa souffrance de savoir son fils labourant sous le soleil meurtrier, le travail chante déjà en la claire sonorité des cordes. A Guillaume revenu des champs, la mère rappelle les jours de richesse heureuse et les harpes font étinceler le thème de l'or dont l'aspect se modifiera selon les circonstances et qui se trouvera renversé chaque fois qu'il sera question du mauvais or, alternant cette fois avec une figure qui a trait à l'usine. Lyrique, le terrien proclame la toute-puissance du travail. En attendant la grande moisson prochaine, il se contentera du pain et de l'eau. Dans le calme austère des violoncelles, dans la fraîcheur des flûtes, s'élève la mélodie de l'hospitalité à laquelle les cors opposent un sauvage arpegge ascendant qui est comme le geste de menace du cousin Mathias. En exposant les motifs qui serviront à la révolte, en développant ceux qui se rapportent à la bonté, à la justice, à la foi, l'orchestre indique la lutte des idées. L'or, tournant enveloppe de poussière brillante, les thèmes nouveaux chantés par Véronique : celui de l'Enfant Jésus et celui du collier miraculeux. Mais, en l'été flamboyant, apparaissent Gaspard et sa fille. Ce sera l'amour qui se devinera dans la symphonie montante, ce sera le caractère jovial et confiant du riche, du brave homme, qui se dessinera dans la gaieté instrumentale. Puis, après le départ d'Hélène et de son père, ce sera la confirmation de l'amour par les phrases véhémentes de Guillaume, ce sera l'accusation du meurtre, proférée sur le motif du collier, assombri et syncopé, et ce sera enfin la promesse d'anéantir l'or, en l'éroulement de la cathédrale légendaire, que fera Véronique, au baisser du rideau, alors que, dans le reflet de métal des trombones, resplendira l'Enfant Jésus.

Par les lents appels du hautbois et des basses, le prélude du second acte, en une tombée de feuilles mortes, dit la mélancolie de l'automne. Les thèmes du travail et de l'amour se repaissent attristés, agrandis. Guillaume chante alors la brumeuse et large poésie de l'humide saison et pose le rude motif des semences. Un allégre refrain de pipeau, pittoresque ici et que l'on retrouvera plus loin notablement transformé, annonce le Berger qui, en trois strophes très différentes, montre la splendeur du rêve nécessaire, la beauté des solitudes paisibles. Au fond de l'orchestre gronde la révolte. Douleur au début, la scène de tendresse entre Guillaume et Hélène s'adoucit bientôt en l'évocation de l'enfance et quand les deux jeunes gens, dans la montée des symphonies grandissantes, tombent aux bras l'un de l'autre, l'automne, qui les avait réunis, fait entendre sa voix de triomphe. La séparation est rendue nécessaire par l'or qui étincelle et le thème d'amour, défigurés, éclatent en un déchirement instrumental. Les phrases de Mathias et la plupart des motifs caractéristiques se succèdent, se heurtent ou se mêlent dans la scène nocturne de la révolte. Les murmures de la foule, le glas des cloches, le cri de l'automne, les paroles de souffrance, de haine, d'apaisement ou de foi des divers personnages les dominent ou les accompagnent et l'acte finit par l'affirmation héroïque du thème des semences que chante, de toute sa force, en jetant ses graines, le terrien, resté seul.

On retrouvera dans les musiques de pantomime et de danse, dont se compose le premier tableau du troisième acte, musiques ininterrompues, un certain nombre de motifs exposés précédemment, mais leur transformation sera complète. Voici celui de l'Enfant Jésus, joué par tout l'orchestre, en un vol de poussière d'or, voici celui de l'Or lui-même qui, à chaque instant, se modifiera, soit que les peuples se menacent et se tiennent pour conquérir l'Or, soit que l'Or s'ennoblisse

en consolant les pauvres, soit qu'il s'élève, magnifique, en la splendeur de sa gloire. Trois thèmes nouveaux apparaissent : celui du combat, terrible, frémissant ; celui de la Reine, violent, dominateur, traversé par un rappel de la révolte ; celui de l'Amante, voluptueux, carresseur, où passe le souvenir des phrases d'amour. Dans la mêlée meurtrière, ces deux derniers thèmes, l'un mineur, l'autre majeur, s'unissent pendant que l'Or tout-puissant sonne sa fanfare de sauvagerie et d'éclat.

Le bref tableau qui suit met en œuvre, entre autres motifs, celui de l'usine qu'accompagne à présent un groupe chromatique de cinq notes grincantes, celui qui a trait à la bonhomie de Gaspard, celui de l'hiver, entendu déjà une fois dans l'acte de l'automne et qui, ici, anime les scènes de son souffle d'ouragan. Le dessin instrumental relatif au Berger s'élargit à mesure que le personnage entre de façon plus active dans le drame. Nous le retrouverons sous sa dernière forme lorsqu'il le faudra.

Un prélude assez développé, de sentiment grave et religieux, de claire tonalité, pose le thème du printemps qui enveloppera tout le quatrième acte, qui participera à chacune de ses scènes. Le motif des semences, ceux de l'eau, de l'amour, et du travail s'y mêlent. Après une longue montée sonore, l'orchestre se calme, redevient mystique et la toile s'étant levée, chante la joie divine du renouveau. Cette joie, Guillaume l'exprime à son tour au Berger et leur conversation continue simplement le prélude. Avant le cri de Véronique, dénonçant le vol de l'or légendaire, ont reparu les phrases de l'enfance et du meurtre. Le thème du collier, se déformant de mille façons diverses, accuse Mathias et l'oblige à avouer son crime. L'imprécation suprême n'est que le développement des motifs de révolte avec, à la fin, le rappel fantastique des deux toasts portés, au premier acte, l'un à la vie, l'autre à la mort. Le printemps triomphe et le Berger, grandi, fait ses adieux et part et le hautbois évoque le souvenir de l'automne qui l'a amené et qui le ramènera. Maintenant, tous les thèmes de l'œuvre vont se repaître et se fondre en la péroraison musicale. C'est celui de l'hospitalité qui, lorsque passent Gaspard et sa fille, pauvres, se mêle aux motifs de bonhomie et d'enfance ; c'est chacune des phrases caractéristiques qui prend sa place dans l'ensemble terminal au milieu duquel plane, comme une promesse d'éternel bonheur, le chant liturgique de la procession des Rogations. Et, tandis que la foule, agenouillée devant le prêtre, psalmodie la formule latine, pendant que le rideau baisse, l'orchestre entonne une dernière fois le motif de l'eau, symbole d'éternelle fécondité !

Telle est la charpente grossière de la partition. Sur un fond de symphonie, j'ai voulu laisser à son véritable plan, c'est-à-dire au premier, le drame humain dont je n'ai été que le serviteur. J'ai essayé de traduire de façon aussi simple, aussi nette, aussi fidèle que possible les sentiments des personnages et j'ai désiré que le public ne perde pas une seule des paroles chantées. Aujourd'hui comme hier — le sujet de mes ouvrages l'atteste, — j'ai eu l'ambition d'être à la fois et de mon temps et de mon pays. Après que m'a été donnée la joie d'artiste de mettre en musique un poème qui me plaisait, je serais pleinement heureux d'avoir fait œuvre de moderne et de Français.

Alfred Bruneau.

## Échos

### La Température

Les faibles pressions, hier encore près de l'Irlande, se sont propagées dans le nord de l'Europe ; cependant une aire supérieure à 770 mm s'étend toujours à travers le continent, de la Bretagne ; à Paris, le baromètre est à 774 mm. On signale des pluies dans quelques stations du nord-ouest de l'Europe. En France, le temps est resté sec.

La température monte sur les Îles Britanniques ; à Paris elle donnait hier, 5° au-dessus de zéro à huit heures du matin, 8° à midi et 10° à deux heures ; 13° à Alger ; 8° au-dessous au pic du Midi.

En France, le temps va rester généralement beau et la température en hausse se rapproche de la normale. Hier, très belle journée, ciel ensoleillé ; le soir, le thermomètre était à 20° et le baromètre, vers onze heures, restait à 772 mm.

Monte-Carlo. — Temps toujours magnifique ; thermomètre : le matin, 12° ; à midi, 14°.

### LE SÉNAT ET M. CONSTANS

Le Sénat vient de décider, à une très forte majorité, que M. Constans avait été élu à Toulouse. Quoique la haute assemblée n'eût à examiner dans cette occurrence qu'une question de fait, il y a de sa part un certain courage à braver le déchaînement des fureurs radicales qui ne manqueraient pas d'attribuer à d'inavouables complaisances un vote de constatation matérielle et de simple enregistrement.

Il est des gens qui poussent la passion politique jusqu'à nier l'évidence lorsqu'il s'agit d'empêcher leurs adversaires d'accéder à la vie publique ou de s'y maintenir. Le Sénat n'a pas craint d'en courir leur blâme. Il lui a été démontré que M. Constans avait été élu : il s'est incliné devant la démonstration.

Quelle portée politique peut-on donner à cet acte ? Aucune, à notre avis ; sans compter que, selon nous, la haine dont les radicaux poursuivent M. Constans à quelque chose de puéril et de ridicule. Nous admettons la rancune de M. Rochefort qui aurait pu proclamer le général Boulanger, consul, et peut-être même autre chose, si M. Constans ne s'était trouvé sur le chemin que parcourait le cortège en revenant de la revue. Mais que seraient devenus M. Bour-